



HAL
open science

Barnenez-ar-Zant et ses symboles

Pierre Gouletquer

► **To cite this version:**

Pierre Gouletquer. Barnenez-ar-Zant et ses symboles. *La Bretagne Linguistique*, 1991, 7, pp.103-133.
10.4000/lbl.7225 . hal-04579224

HAL Id: hal-04579224

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04579224>

Submitted on 17 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Barnenez-ar-Zant et ses symboles

Barnenez-ar-Zant and its symbols

Pierre Gouletquer



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/7225>

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1991

Pagination : 103-133

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Pierre Gouletquer, « *Barnenez-ar-Zant et ses symboles* », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 7 | 1991, mis en ligne le 04 janvier 2022, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/7225> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.7225>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Barnenez-ar-Zant et ses symboles

Barnenez-ar-Zant *and its symbols*

Pierre Gouletquer

I. Unicité du vestige archéologique, archéologie naturaliste et opacité sémantique

- 1 Rameau issu des sciences naturelles, l'archéologie préhistorique bretonne de l'après-guerre s'est bâtie sur quelques principes qui ont orienté toute la recherche avant de se trouver renforcés par les nécessités de l'archéologie d'urgence. Ici comme ailleurs, l'archéologie dite de sauvetage n'était pas seulement une réaction de défense de notre discipline face aux agressions qui menaçaient et détérioraient son patrimoine, une sorte de réflexe pour parer au plus pressé et limiter les dégâts en isolant le site ou le monument du contexte dangereux, et en prélevant au plus vite ce qui risquait de disparaître ou d'entraîner la dégradation de l'ensemble. C'était aussi une manière d'intégrer l'archéologie aux grands courants novateurs d'aménagement des territoires, une manière de montrer que l'archéologie servait à quelque chose.
- 2 Le parallèle avec la médecine et la chirurgie d'urgence a souvent été développé¹, et l'on insistait sur la rapidité des interventions, sur les méthodes d'isolement, de nettoyage et de cicatrisation des plaies, sur la qualité sophistiquée des analyses « post-opératoires », sur l'efficacité des interventions qui limitaient les contretemps imposés aux aménageurs. Cette haute technicité ne masquait cependant pas la grande faiblesse de l'archéologie naturaliste, qui reposait sur deux idées maîtresses.
- 3 La première résidait dans une tendance à considérer l'objet archéologique comme l'équivalent d'un objet naturel, minéral, végétal ou animal. Un cristal de quartz, une souris, un pied de fraisier ne sont pas seulement des « individus », ils sont pour l'expérimentateur la projection des espèces dont ils regroupent l'ensemble des qualités : en étudiant un individu donné, on apprend à connaître l'ensemble de l'espèce correspondante, et pour cela les individus d'une même espèce sont interchangeables. Transposé à l'archéologie, ce principe a conduit à nier l'unicité du vestige en donnant

une trop grande importance à la typologie, et par conséquent à négliger le caractère unique de sa localisation spatiale, de son histoire, de son abandon, de son oubli, de sa réintégration dans le monde moderne. L'espèce « dolmen à couloir » n'existe pas, chaque dolmen est un cas particulier, et c'est ce caractère qui devrait prévaloir sur toutes les considérations typologiques. L'archéologie des cinquante dernières années ne s'est guère préoccupée des conditions dans lesquelles tel ou tel monument s'est implanté à tel ou tel endroit, de la place qu'il a pu tenir dans les territoires successifs qui ont fonctionné alentour, de la signification même de ses interventions. Autrement dit, toute préoccupation humaniste, ou plus simplement ethnologique ou anthropologique, s'est trouvée escamotée dans les problématiques scientifiques, celles-ci se résorbant sur l'objet lui-même, et non sur ce qu'il représente².

- 4 La seconde idée se déduit de la précédente, en admettant que la rigueur des prélèvements et la haute technicité des analyses permettront *a posteriori* de reconstituer les réalités humaines sous-jacentes, ce qui s'est révélé à l'usage une erreur manifeste. D'une part parce que l'archéologue est loin d'avoir les qualités et les outils du chirurgien ou de l'ethnologue, et que bien des facteurs viennent perturber les prélèvements, en particulier dans les conditions d'une fouille d'urgence. Mais aussi parce que les objets archéologiques étant uniques, l'expérience acquise sur l'un d'entre eux ne peut être reportée sans danger sur d'autres réputés similaires : la similarité peut éventuellement se déduire de l'étude, mais elle ne peut pas se poser en *a priori* à celle-ci. D'une certaine manière, l'archéologue ne devrait pas avoir de mémoire, et s'imposer de réinventer son expérience à chaque moment de sa démarche. Enfin, il est notoire que l'on trouve ce qu'on cherche, et que la fouille archéologique est un tri qui s'effectue à un stade donné de nos préoccupations. Aujourd'hui, nous ne cherchons pas la même chose que dans les années 1950, et l'archéologie du XXI^e siècle sera encore bien différente. Le drame étant que pour de multiples raisons, sauf dans de rares cas tout à fait anecdotiques, le tri est définitif, les objets ou les sédiments considérés comme inintéressants au moment de la fouille sont éliminés et, l'opération terminée, il est impossible de revenir sur les conditions initiales de l'expérience. Autrement dit, les conclusions de l'archéologue sont incontrôlables et non vérifiables à partir des mêmes données, ce qui est pratiquement unique dans le domaine des sciences.
- 5 Posant le problème de l'interprétation des découvertes archéologiques concernant les croyances des hommes de la préhistoire, Mircea Eliade développe l'idée de « l'opacité sémantique » du vestige archéologique et montre que la comparaison avec des pratiques actuelles ou subactuelles laissant des vestiges similaires permet de contourner raisonnablement celle-ci³. Pour résumer, sinon caricaturer sa démonstration on peut dire ceci :
- On a trouvé des crânes d'ours associés à des ossements d'Hommes de Néandertal ;
 - Les Esquimaux ont un culte de l'Ours ;
 - Par conséquent, il y a de très fortes probabilités pour que Néandertal ait lui aussi connu un culte de l'Ours.
- 6 On retrouve ici la tendance à généraliser les observations faites sur quelques sites, et les réticences d'A. Leroi-Gourhan à cette généralisation sont balayées par cette évidence basée sur la probabilité que des conditions de vie superficiellement similaires engendrent des comportements comparables, ceci à travers les quelque cent mille ans qui séparent les deux cas et à travers les profondes différences physiques et mentales qui distinguent l'Homme de Néandertal de l'Homme moderne.

- 7 Ainsi, celui qui voudrait s'intéresser à la symbolique des vestiges archéologiques se trouve piégé entre trois attitudes courantes :
- la position de l'archéologie naturaliste, seule détentrice et dispensatrice des informations de base, et qui peut se résumer en une phrase : « Les croyances associées aux vestiges nous sont inaccessibles, par conséquent elles ne nous intéressent pas. Décrivons les objets, c'est une fin en soi, d'autant que les circonstances de l'archéologie d'urgence nous l'imposent. »
 - la position de l'historien des religions : « Des objets similaires indiquent des pratiques similaires. »
 - la troisième position étant donnée par Monsieur Tout-Le-Monde, qui projette sur le vestige archéologique ses propres fantasmes, défendant avec conviction et naïveté des interprétations en général simplistes, souvent basées sur un apparent bon sens faisant l'économie des détails encombrants.
- 8 Il y a peut-être une quatrième possibilité, dérivée de la seconde, et qui consisterait à considérer que l'ensemble des représentations symboliques de l'espèce *Homo sapiens sapiens* répondent à de grandes nécessités, et que leur expression repose sur des séries préexistantes d'archétypes tout à fait identifiables. Face à un fait archéologique, on peut chercher à identifier ces archétypes, tenter de reconnaître s'ils sont porteurs d'indices évoquant telle ou telle grande catégorie de symboles, et proposer un tableau global des possibilités de présence de telle ou telle représentation. L'observation la plus simple montre que le choix à l'intérieur de ce tableau relève de la plus haute fantaisie, dans la mesure où dans un groupe donné le contenu symbolique peut varier dans le temps en fonction de l'évolution des contextes, mais aussi selon les sexes et le degré d'initiation. Il nous faut par conséquent tenir compte de toutes les possibilités, y compris celles qui peuvent paraître aujourd'hui les plus absurdes.
- 9 Cette réflexion conduit à aller plus loin que la simple comparaison ethnographique d'objet à objet. C'est admettre que le support et le système symbolique qu'il abrite appartiennent à des structures universelles, propres à l'espèce humaine.
- 10 Cependant, cette approche ne serait pas complète si l'on n'admettait pas un effet en miroir. Projeté dans notre culture, l'objet archéologique est moins un témoin du passé que le révélateur de nos propres préoccupations, et il participe à notre propre système symbolique. On s'aperçoit alors que de façon explicite ou implicite, les observateurs et commentateurs que nous sommes se trouvent à leur tour pris au piège des grands systèmes de représentation.

II. Barnenez

- 11 Inutile de revenir en détail sur le grand cairn mégalithique de Barnenez (Plouézoch, Finistère). Des publications récentes ont rappelé les grandes lignes de sa morphologie, de son histoire et de sa restauration⁴. Rappelons-en simplement les grandes lignes.
- 12 Sur la colline de Barnenez se trouvaient au moins deux cairns et un dolmen, identifiés comme tels depuis fort longtemps, bien que certains indices laissent soupçonner que l'occupation du site ait été bien plus complexe, puisque certains témoins parlent d'un troisième « tumulus » proche de celui que nous connaissons aujourd'hui, et que deux « tas de cailloux » intriguent bien des observateurs.
- 13 Dégradé et utilisé comme carrière, le cairn situé au nord n'a pas été étudié. L'autre, ayant donné lieu à un début d'exploitation en carrière en 1954, révéla l'existence de

chambres dolméniques, ce qui déclencha un véritable scandale. Ce qui s'ensuivit marqua d'une certaine manière le point de départ de l'archéologie dite de sauvetage en Bretagne, mais aussi la mise en place de ce qu'on peut appeler « l'archéologie scientifico-légale », dans laquelle l'approche scientifique s'intégrait, se superposait, s'identifiait et se limitait à l'application de la législation concernant les vestiges archéologiques.

14 D'une façon très claire, l'étude du site de Barnenez fait figure de période mythique pour l'archéologie régionale, puisqu'aussi bien on y définit les grandes options scientifiques des quarante années qui suivirent (archéologie de la mort à partir des vestiges monumentaux exclus de leur contexte), les principes de l'archéologie de sauvetage (priorité des choix de l'archéologue sur toute autre motivation, relation au public basée sur l'application de la loi), et ceux de l'archéologie naturaliste trouvant dans l'application des datations radiocarbone l'expression sophistiquée qui lui manquait jusqu'alors.

15 La fouille s'est centrée sur l'étude architecturale du second cairn, mettant en évidence ou confirmant les faits suivants :

- Ce grand cairn est constitué en fait de deux cairns accolés, orientés SO-NE, abritant des dolmens dont le couloir s'ouvre au sud.
- Le cairn oriental comporte 5 dolmens. L'un d'entre eux, que l'on appellera ici « dolmen central » a une architecture un peu particulière, puisqu'il possède une antichambre intermédiaire entre le couloir et la chambre. La couverture de la chambre est faite d'une grosse dalle de granite, tandis que la voûte de l'antichambre est construite en pierres sèches. Entre la chambre et l'antichambre, le passage est marqué de chaque côté par une stèle. Celle de l'ouest est nettement phallique, surchargée de gravures anciennes, probablement contemporaines de la construction. Aucune représentation de la stèle de l'est n'a été publiée, mais il est dit qu'à son pied se trouvaient trois petites pierres dressées.

La pierre de chevet est garnie de gravures réputées tardives.

Les quatre autres dolmens sont situés de part et d'autre de la chambre centrale. Ils sont construits en pierre sèche selon la technique classique aux dolmens à couloir de la côte nord du Finistère : jusqu'à hauteur de l'épaule, les murs sont verticaux, puis ils s'infléchissent pour former voûte, chaque niveau de pierres dépassant le précédent de quelques centimètres vers l'intérieur, jusqu'à ce que le dôme se referme, coiffé d'un opercule. La position légèrement inclinée vers l'extérieur des pierres de la voûte assure l'écoulement des eaux de précipitation.

La succession chronologique des éléments n'est pas claire, mais il semble bien que les deux dolmens de l'est, les deux dolmens de l'ouest et le dolmen central n'aient pas été construits dans un même temps. Une certaine logique voudrait qu'on attribue l'antériorité au dolmen central, exceptionnel par son architecture, et servant d'axe de symétrie à l'ensemble, mais la présence d'une dalle gravée réutilisée dans le dolmen le plus à l'est suggère que celui-ci pourrait être le plus ancien, puisque des pierres provenant d'un monument déjà ruiné ont été utilisées pour sa construction.

Cet ensemble est construit avec des pierres collectées sur place. Il s'agit d'une dolérite facilement identifiable, fournissant l'essentiel des pierres du cairn, à l'exception toutefois des dalles de couverture du dolmen central et des couloirs, lesquelles sont en granite qu'on dit provenir de l'îlot de Stérec situé au nord de la presqu'île de Barnenez.

- Le « cairn secondaire » est venu s'accoler au précédent. Il comporte six dolmens présentant chacun une particularité architecturale. La base du dolmen de l'ouest comporte six dalles

verticales supportant l'encorbellement de pierres sèches. Deux de ces pierres paraissent provenir d'un même bloc. Le dolmen suivant est fait de sept dalles verticales supportant une dalle de couverture. Le troisième, comme le cinquième et le sixième sont entièrement en petites pierres organisées en voûte. Le quatrième est du même type, mais à la base, en avant du mur, se trouvent des pierres dressées.

La grande majorité des pierres qu'on trouve ici, dalles de couverture, mais aussi petites pierres d'encorbellement et tout-venant du cairn sont en granite (Fig. 1-1).

III. Problématique et méthode

A) Problématique

- 16 Quoiqu'on puisse en dire, on admettra ici que la fonction première, disons utilitaire, des dolmens est de servir de sépulture. Autrement dit, tout le système symbolique qui s'y rapporte est associé et imbriqué à la représentation de la mort, au traitement des défunts et à ce que cela implique de croyances. Cependant, cela ne constitue ni une explication suffisante, ni le domaine symbolique impliqué par l'existence même de ces nécropoles.
- 17 Au cours de cette étude, on gardera à l'esprit quelques principes simples :
- Tout d'abord l'idée que la complexité des systèmes représentés ici nous est inaccessible, pour la simple raison que, même pour des phénomènes d'aujourd'hui, cette complexité ne peut être approchée que par le récit. Le support matériel des récits est neutre, ce sont les usagers qui vont y ajouter une ou plusieurs significations, celles-ci pouvant varier selon la catégorie à laquelle appartiennent les informateurs. Par conséquent, nos conclusions ne sauraient être péremptoires, nous n'obtiendrons que des indications, non des certitudes.
 - Ensuite le fait que ces éléments matériels appartiennent à de grandes catégories d'archétypes dont l'usage est universel. Contrairement à ce que nous avons suggéré à propos de Néandertal, les cultures du Néolithique étaient suffisamment proches de nous physiquement et mentalement, et peut-être techniquement, pour qu'on puisse étendre jusque-là cette universalité.
 - Enfin l'utilisation symbolique de ces archétypes répond elle-même à de grandes règles elles aussi universelles. On peut limiter celles-ci à deux notions essentielles :
 - L'archétype est ambivalent, son rôle explicite pouvant être positif ou négatif, y compris au sein d'une même culture, selon le contexte dans lequel il se manifeste (par exemple, la grotte peut être un refuge ou l'image du danger souterrain) ;
 - Le discours auquel participe l'archétype peut relever de trois catégories :
 - l'évocation cosmogonique et la mesure du temps, au moins sous leur forme la plus simple dans l'opposition de la Terre et du Ciel, du jour et de la nuit, etc. ;
 - l'évocation de l'opposition et de la complémentarité des principes mâle et femelle ;
 - l'évocation d'un récit de fondation explicitant l'identité du groupe qui tient le discours.
- 18 On notera tout de suite que l'évocation cosmogonique et de la complémentarité des principes mâle et femelle constitue des registres universels, et que, par conséquent, la probabilité d'en reconnaître les éléments relève de la généralisation la plus simple et la plus probable, d'autant plus renforcés qu'on aura affaire à des archétypes construits, dont chaque élément est nécessairement délibéré. Inversement, relevant directement de l'identité des groupes concernés, le récit de fondation ne peut être fait que de

particularités et de détails surimposés aux grands thèmes généraux, qu'il sera plus hasardeux d'interpréter.

- 19 À partir de cela, la problématique se résume à trois questions :
- Sur un site comme Barnenez, peut-on reconnaître les caractéristiques de grands archétypes universels ?
 - Peut-on reconnaître dans ceux-ci les éléments qui permettent d'identifier le discours cosmogonique, le discours sur la complémentarité mâle-femelle, le récit de fondation ?
 - Cette même problématique peut-elle être transposée au rôle actuel du monument ?

B) Les archétypes

- 20 Le dolmen peut être assimilé à une grotte construite, voire à l'entrée d'un souterrain. Cette assimilation n'est pas seulement une construction intellectuelle, car elle rejoint les commentaires populaires ainsi que cette légende selon laquelle un souterrain relierait le cairn au Château du Taureau. Ainsi, chaque dolmen peut être considéré comme une petite grotte, dont la réalité sera d'autant plus forte qu'elle est construite et que sa forme, ses dimensions, son orientation et les éléments architecturaux, voire les matériaux, auront été soigneusement choisis.
- 21 Le dolmen central attire évidemment l'attention, puisqu'il possède trois éléments : couloir, antichambre, chambre, la voûte de l'antichambre s'opposant à la dalle de couverture de la chambre, et le passage entre antichambre et chambre étant marqué par des stèles.
- 22 Il est peut-être bon de suggérer que les constructeurs de ces mégalithes n'ont pas bricolé leurs dolmens avec ce qui leur tombait sous la main : il y a peu de chances pour que les différences architecturales que nous avons soulignées soient dues à l'opportunité de se procurer tel ou tel matériau, ou encore des dalles de telle ou telle dimension. En construisant une chambre dans laquelle la voûte culmine à 3,50 m on ne représente pas la même chose qu'en construisant une chambre couverte par une dalle plate sous laquelle on ne peut se tenir que courbé. Chez des gens qui découvriraient l'architecture en dur et qui l'utiliseraient dans le but le plus symbolique qui soit pour abriter leurs défunts, il serait étonnant qu'il n'y ait pas eu choix délibéré.
- 23 S'il est inutile d'insister sur la nature phallique des stèles qui marquent le passage de l'antichambre à la chambre du dolmen central, et du rôle manifeste de « porte » qui est le leur, il est peut-être bon de rappeler que, dans la plupart des cas, les pierres dressées qui garnissent les parois des couloirs, et dans le dolmen central, les pierres qui forment la chambre et l'antichambre n'ont aucun rôle de support. Placées devant les murs, elles constituent de véritables panneaux, et l'on reprendra ici à notre compte l'idée exprimée par C.-T. Le Roux à propos du dolmen de Gavrinis, selon laquelle les pierres dressées auraient pu être, non seulement décorées de gravures et de bas-reliefs, mais encore peintes.
- 24 La disposition du monument correspond elle aussi à une figure archétypale. Si son orientation générale SO-NE paraît un peu aléatoire, peut-être dictée par la configuration du terrain, la disposition E-O de la dalle de chevet, ainsi que l'ouverture au sud des couloirs ne laissent aucun doute sur le rôle des quatre points cardinaux. Celui-ci vient d'ailleurs souligner la configuration même du site : placé au flanc sud de la colline de Barnenez, le cairn tourne délibérément le dos à la mer et au nord.

- 25 La description des gravures de Barnenez, comme d'ailleurs celle de l'art mégalithique dans son ensemble, a toujours été hâtive. Contentons-nous pour l'instant de celles qui garnissent la stèle phallique du dolmen central. Elles sont au nombre de cinq : trois triangles pointe en haut, ce qu'on a interprété comme des haches polies non emmanchées, voire comme des représentations anthropomorphes, un signe qu'on interprète comme une herminette emmanchée, un arc au repos, corde détendue.

C) La vision du monde

- 26 Elle est partout présente dans ce qu'on pourrait appeler le récit implicite. Installé sur une colline au milieu de ce qui devait être un marais ou une plaine inondable, au nord d'un territoire fermé au sud par les Monts d'Arrée, le paysage aussi bien que le site et l'orientation du monument lui-même opposent le nord au sud, le sombre au lumineux, le chaud au froid, etc. Dans le monde entier les exemples sont multiples de la caverne image du monde, dans laquelle le sol figure la terre, tandis que la voûte figure le ciel, et même les archéologues naturalistes n'ont pas manqué de remarquer combien les voûtes encorbellées, éclairées à la flamme d'une torche ou d'une bougie évoquaient des dimensions extraordinaires de l'espace. Toujours en équilibre entre le doute absolu, l'optimisme du comparatisme et les certitudes du vulgaire, on admettra qu'on se trouve ici au sein d'un système symbolique cohérent. La dualité antichambre-chambre, opposant la voûte élevée à la couverture basse pourrait reprendre la même image en la précisant, avec d'un côté le dôme de la voûte céleste, de l'autre la pesanteur de la vie quotidienne et terrestre, les deux piliers jumeaux figurant nettement un motif lui aussi classique, celui de la porte de l'Univers, ou encore les piliers du Ciel assurant, l'un l'ascension, l'autre le mouvement descendant fécondant la Terre.

D) Complémentarité des principes mâle et femelle

- 27 C'est, semble-t-il, l'aspect symbolique qui a le plus rebuté les préhistoriens. Que la grotte soit l'archétype universel de la matrice maternelle ne fait de doute pour personne. Que cette grotte soit construite renforce le symbole, lequel se trouve complété par la stèle phallique tout à fait évocatrice. Le motif n'a rien d'original chez des populations réputées agricoles, associant l'idée de mort et d'ensevelissement à celle de fécondité et de renaissance.
- 28 Ainsi le cairn (grottes sous la colline) se révèle-t-il femelle, explicitement fécondé par un bétyle.
- 29 Il faudrait peut-être un peu plus de prudence pour oser prolonger la comparaison à une autre dimension de l'espace en voyant la même image dans la représentation donnée par la presqu'île (mâle) placée au milieu d'un estuaire ou d'un marécage (femelle). Osons-le tout de même, ce qui nous permettra de remarquer qu'il nous manquera alors une dimension intermédiaire de l'espace. Extérieurement femelle, le cairn réclame un complément masculin, dont on aurait peut-être trouvé les traces cicatricielles si la fouille du placître n'avait été confondue avec les travaux annexes à la restauration du monument ; au plein sud de la chambre centrale, on s'attendrait à trouver un menhir ou tout autre symbole du même ordre, d'ailleurs présent sur d'autres sites du même genre (Fig. 1).

E) Le récit de fondation

- 30 Paradoxalement, c'est l'évocation à la fois la plus évidente et celle sur laquelle on ne peut se prononcer qu'avec le plus de prudence.
- 31 L'évidence saute aux yeux : le groupe qui se lance dans une construction en matériaux durables affirme avant toute chose son identité et assure la pérennité de celle-ci. Les populations sédentaires qui ont construit les premiers dolmens de Barnenez ont affirmé ainsi qui ils étaient, qu'ils étaient là chez eux, et qu'ils s'associaient les uns aux autres dans une expression symbolique commune. D'une manière ou d'une autre, outre le contenu cosmogonique et sexuel de l'ensemble, et s'appuyant sur ces attendus universels, toute construction est la projection de la structure sociale, des ressources naturelles sur lesquelles elle fonctionne, et des techniques qui lui permettent de fonctionner. C'est bien cette volonté de s'affirmer dans la durée qui préside à la construction.
- 32 Dans différents articles consacrés à ces grands cairns mégalithiques, Pierre-Roland Giot suggère qu'ils pouvaient être construits pour être vus de ceux qui en avaient l'usage. Si l'on accepte cette hypothèse, l'identité territoriale de Barnenez est facile à définir : il suffit de dresser la carte de l'aire de visibilité du cairn (Fig. 1 et 2). Si l'on fait abstraction des quelques zones d'ombre projetées par les reliefs locaux du premier plan, cela nous donne une figure quasi-rectangulaire, ayant grosso modo l'orientation générale du monument, avec une percée N-S conduisant jusqu'aux sommets des Monts d'Arrée. On est alors tenté de voir dans le cairn la projection des territoires correspondant au bassin-versant de la rivière de Morlaix, l'aire de visibilité constituant en quelque sorte le cœur de ce territoire, ramené ici à la cuvette périphérique du delta.
- 33 Le cairn primaire pourrait fort bien représenter la partie orientale de cet ensemble géographique, se constituant par l'adhésion de plusieurs groupes à une représentation nouvelle du monde. Alors, la rivière se présente comme une limite, bientôt transformée en lien avec les populations appartenant à la partie occidentale du bassin-versant.
- 34 L'image est séduisante, très probable, et on en trouverait des parallèles nombreux dans des comportements similaires, ne serait-ce que dans la définition actuelle du « Pays de Morlaix » à partir du pôle d'attraction que représente le fond de l'estuaire. Hélas ! elle est impossible à vérifier : il faudrait pour cela que chaque groupe ait transporté des objets identifiables provenant de son propre territoire et que ces objets aient pu être reconnus comme tels lors de la fouille.
- 35 C'est l'idée suggérée par un informateur dont le père, carrier, disait que le granite utilisé sur le cairn secondaire provenait, non pas de Stérec, mais de la carrière de Keromnès à Carantec (Fig. 1-2). Il ne s'agit pour l'instant pas d'une hypothèse, mais d'un indice dont la place se trouve dans le chapitre concernant la signification actuelle du monument, et son « appropriation » au moins symbolique.
- 36 Les gravures garnissant la stèle phallique apportent peut-être un peu de lumière au sujet du récit de fondation.
- 37 Si l'on admet l'interprétation habituellement donnée de ces signes, trois haches polies, une herminette emmanchée et un arc au repos, nous ne nous étonnerons pas d'y reconnaître des signes mâles, renforçant le caractère dominant de la stèle phallique. La hache étant universellement associée à l'idée de force, à la foudre et à la pluie fécondante, représente le lien entre la Terre et le Ciel, au même titre d'ailleurs que

l'arc. À vrai dire, cette redondance serait inutile si elle se limitait à cela, la pierre phallique étant en elle-même suffisamment explicite. Il n'est pas du tout impossible que ces marques appartiennent plus précisément au récit de fondation. Chacun des cinq signes pourrait représenter l'un des groupes par ailleurs identifié à l'un des cinq dolmens, l'arc étant considéré comme évocation de la chasse, celle-ci étant l'apanage des dominants dans toutes les cultures d'agriculteurs-éleveurs, l'herminette emmanchée étant plus difficile à identifier. Du coup, ces mêmes groupes se placent comme gardiens du passage entre la chambre et l'antichambre, entre la Vie et la Mort, entre la Terre et l'Univers, tout en s'identifiant au principe mâle fécondant la Terre-Mère.

IV. Critiques et développements

- 38 Le bilan est peut-être maigre, d'autant plus banal qu'il se limite au constat de l'appartenance probable du cairn à de grands systèmes universels de représentation. Faut-il pour autant le négliger ? Probablement pas, car c'est déjà un début de connaissance que d'admettre qu'on y reconnaît les éléments superposés des trois grands discours habituels à tout système symbolique complexe, avec la très forte probabilité que les différents groupes constructeurs, se projetant dans les dolmens, concrétisent leur union en enveloppant ceux-ci dans une même colline construite, et peut-être en illustrant cette union féconde par des gravures plus spécifiques apposées sur le symbole même de la force mâle.
- 39 Limitée à l'un ou l'autre des dolmens ou au cairn primaire, cette conception du symbolisme est sans doute assez limitée, d'autant que l'exploitation qui a été faite du monument exclut définitivement la possibilité d'identifier des données complémentaires. Par contre, étendue à l'espace géographique environnant, elle débouche sur la recherche d'indices qui permettraient d'établir un lien entre tel élément du paysage et tel ou tel élément du monument, comme on l'a déjà suggéré à travers le rôle joué par la rivière ou encore par l'aire de visibilité, voire par les trois sommets visibles à l'horizon. À ce point de vue, la prospection reste ouverte car, ici comme ailleurs, rien n'a été fait pour rechercher les éventuelles traces de la vie quotidienne des constructeurs de ces grands ensembles mégalithiques. Nécessairement, quelque part dans le paysage environnant, peut-être dans l'aire de visibilité, se trouvent les traces ténues des villages, des auréoles de défrichement⁵, des carrières, mais probablement aussi des monuments complémentaires imprimant dans la nature la marque de ces territoires et de leur confédération. Menhirs ou tout simplement points remarquables du paysage ne peuvent être dissociés *a priori* du problème soulevé par le monument majeur (Fig. 2).
- 40 La critique de tout ceci est aisée : il suffit de constater que l'interprétation ne peut être que la projection de nos propres conceptions du symbolisme, et que l'on reconnaît ainsi les indices que l'on veut bien trouver. C'est pourquoi, pour nous maintenir à un niveau scientifique de réflexion, il ne faut pas éliminer les hypothèses contradictoires, lorsque celles-ci sont formulées : le fait qu'une hypothèse raisonnable soit exprimée la rend plausible. Par contre, le fait d'écarter le problème est dangereusement réducteur, car sous des déclarations d'objectivité transparaissent alors des interprétations sous-jacentes non étayées⁶.

- 41 On peut ainsi proposer un schéma de synthèse relativement simple intégrant les différentes dimensions de l'espace, tout en maintenant l'interrogation et le doute scientifique. À chaque dimension de l'espace, on admettra la possibilité de nier toute signification aux éléments en présence, mais en même temps on pourra admettre que les interprétations proposées sont elles-mêmes réductrices, et que le contenu symbolique de chaque élément était plus complexe qu'il peut nous apparaître aujourd'hui, à travers notre imagination par trop contrôlée par les grandes dominantes de notre culture⁷.
- 42 Une autre critique relève de la méthode elle-même, dont on comprendra la faiblesse en la comparant à celle utilisée jadis par André Leroi-Gourhan pour décrire l'art rupestre paléolithique.
- 43 Constatant empiriquement l'existence d'associations répétées dans les représentations des animaux sur les peintures préhistoriques, André Leroi-Gourhan s'était livré à une étude statistique de la totalité des œuvres d'art connues de cette époque, et c'est cette étude d'ensemble qui l'a conduit à vérifier une hypothèse relativement simple, que l'on peut résumer comme suit⁸.
- 44 Les grottes décorées peuvent se décomposer en trois éléments, l'entrée, le passage et le fond, chaque partie étant statistiquement décorée de la même manière en associant des éléments mâles (le Cheval, le Bouquetin, les cervidés ou des signes masculins explicites comme la sagaie ou des signes dérivés) et des éléments femelles (le Bison, le Bœuf, la Biche ou des signes explicitement femelles). Outre l'évocation de la complémentarité des principes mâle et femelle, associés ici encore à la grotte, on trouve là une idée majeure : chaque grotte doit être conçue, non pas comme une galerie anonyme aux cimaises de laquelle on accrocherait des tableaux en fonction de l'inspiration ou de la mode du moment, mais bien comme une œuvre cohérente, exprimant le même message tout au long de plusieurs milliers d'années, chaque couche culturelle venant ajouter aux représentations déjà présentes ses propres œuvres, sans jamais rompre la cohérence de l'ensemble.
- 45 Les œuvres qui garnissent les parois de nos dolmens ne permettent pas une telle étude, pour la raison fort simple qu'elles sont en trop petit nombre pour conduire une étude statistique. Si on y reconnaît aujourd'hui les éléments d'un triple système symbolique, c'est à travers une méthode qu'André Leroi-Gourhan s'était interdit d'utiliser : nous posons comme *a priori* la probabilité que ces trois systèmes symboliques ont pu être représentés ici, alors que Leroi-Gourhan démontrait, par l'étude statistique des combinaisons, que la dualité masculin-féminin était partout présente, selon un schéma immuable dans ses grandes lignes.
- 46 Ceci étant posé comme critique essentielle, la comparaison s'impose. Le dolmen à couloir est objectivement une grotte construite possédant les trois éléments, l'entrée étant représentée par le couloir, le passage étant formé par la partie interne de celui-ci, voire plus explicitement par l'antichambre ; la chambre représentant évidemment la partie profonde.
- 47 Le parallèle ne s'arrête pas là, puisque nous remarquons ici que le passage, comme dans les grottes peintes, est souligné avec précision par des signes mâles, pierre phallique et gravures explicites. Motif que l'on retrouvera sur d'autres sites, comme dans l'un des cairns de l'ensemble mégalithique de l'île Guennoc (Landéda), où chaque dolmen possède à l'intérieur de la chambre, à gauche de l'entrée, une stèle anthropomorphe

dressée jouant évidemment le même rôle, et peut-être à Gavrinis, où l'arc se trouve en position tout à fait comparable à celui de Barnenez.

- 48 Cependant, la différence saute aux yeux. Les grottes peintes paléolithiques offrent les qualités du dédale souterrain plein de mystère, de faux passages, de prolongements inaccessibles ou imaginaires, une articulation en trois dimensions de formes complexes jamais renouvelées. Ce n'est pas le cas des dolmens, qui correspondent à un code très précis, fermé, dont le message est d'autant plus achevé qu'il est construit et, en comparant les deux modes de représentation, on ne peut s'empêcher d'évoquer dans les dolmens l'expression d'un pouvoir très fort s'arrogeant le droit de reconstruire le monde en le représentant. Le tout étant lié, quoi qu'on en dise, à l'usage funéraire.
- 49 Ce caractère très circonscrit est peut-être propre aux constructeurs eux-mêmes, aux concepteurs et aux utilisateurs qui peuvent constater *de visu* l'architecture relativement simple de chaque élément et de l'ensemble. Par contre, il ne s'impose pas comme évidence aux visiteurs qui hésiteront à pénétrer jusqu'au plus profond de ces galeries souterraines, ou qui s'imagineront qu'elles aboutissent à un mur interdisant les parties profondes de la « grotte » ou du « souterrain ». C'est là un motif tardif et très classique des légendes liées au monde souterrain, restituant en quelque sorte la complexité primitive à des constructions au demeurant fort simples. On pourra ainsi reconnaître trois périodes dans le rôle tenu par ces architectures :
- Une période au cours de laquelle la forme objective du monument sert de support à un discours symbolique délibéré, lié au pouvoir qui gère l'ensemble de la société et organise la construction elle-même.
 - Une période où les utilisations pratiques et symboliques sont oubliées, et où l'imagination des visiteurs hésitants ou limités par l'apparente fermeture des passages développe des thèmes plus généraux (tombeaux de géants ou de saints, souterrains imaginaires interrompus, etc.). Alors ce n'est plus la matérialité de l'architecture qui compte, mais les formes imaginaires qu'on en déduit.
 - La période enfin qui est la nôtre, marquée par un retour à l'objectivité dans la description de l'architecture, matérialité indiscutable à laquelle nous associons un nouveau discours symbolique qui reflète à son tour les conceptions dominantes de notre culture officielle, sans effacer pour autant les fantasmes les plus intimes et les plus individuels.
- 50 On voit que, contrairement sans doute à ce qui se produit pour les grottes naturelles utilisées ou non par l'homme préhistorique, le discours qu'implique la construction mégalithique est nécessairement discontinu. Mais cette discontinuité n'est peut-être pas le signe de la modernité. Lorsque les constructeurs du cairn primaire de Barnenez détruisent un dolmen plus ancien pour en réutiliser les pierres, c'est bien l'indice d'une rupture du même genre. Le signe gravé sur l'une de ces pierres est alors dépourvu de sens, sa signification première est oubliée, sa valeur décorative elle-même est niée, à moins qu'il revête une signification négative qu'il convient d'effacer, peut-être parce qu'il traduit une conception hérétique des mêmes réalités souterraines.
- 51 Les six « signes jugiformes » ou « cornes » qui garnissent la dalle d'entrée du dolmen le plus occidental du cairn secondaire (lequel regroupe 6 dolmens) appartiennent probablement à la cohérence première, réitérant et précisant le message global porté par les dolmens dans la continuité de leur fonction initiale, il n'en va sans doute pas de même pour les signes gravés sur les dalles dressées de la chambre du dolmen central, et que les fouilleurs ont reconnu être tardives, n'hésitant pas à leur trouver une facture peu soignée⁹.

V. Le nouveau discours symbolique

- 52 Nous avons vu que l'opération de sauvetage sur le site mégalithique de Barnenez a joué un rôle important sinon essentiel dans la définition de l'archéologie moderne en Bretagne, et qu'elle matérialise le point de départ de l'archéologie scientifique-légale de l'après-guerre, même si ses acteurs étaient déjà imprégnés de son esprit. La restauration qui a accompagné puis suivi l'étude du monument ne pouvait être que la projection de ce même contexte, une illustration à l'échelle du paysage de ses implications symboliques.
- 53 On manque malheureusement de plans montrant la topographie du cairn en 1954, et celle-ci ne peut se déduire que de l'observation de photographies qui n'ont pas été prises dans ce but. Par ailleurs, des erreurs importantes de distance dans le premier plan publié rendent difficile la localisation des détails qui y sont reportés et qui n'apparaissent plus sur les plans suivants.
- 54 Quelques photographies antérieures à la destruction, ainsi que les premières vues prises au moment de la prise en charge du monument par la Direction des Antiquités Préhistoriques en 1954 montrent que le sommet des deux cairns accolés était une succession de dômes, interrompue à l'est par la présence d'une carrière ancienne. Selon un mode d'exploitation courant, les dômes correspondant aux encorbellements des deux dolmens occidentaux avaient été détruits, et les pierres qui n'avaient pas été prélevées s'étaient effondrées dans le cratère des chambres dolméniques. Par contre, les dômes voisins étaient à peu près intacts, de même qu'étaient bien marquées la césure entre le cairn primaire et le cairn secondaire, ainsi que de bonnes portions des murs de parement.
- 55 La présence de ces dômes ne peut signifier qu'une chose : les parties hautes de la couverture des chambres dépassaient de l'ensemble, permettant d'identifier chaque élément de l'extérieur. Lorsque la restauration des parties verticales fut achevée, les reconstruteurs s'aperçurent qu'ils disposaient de trop de pierres. Ne sachant quoi en faire, ils les placèrent au sommet des cairns, noyant dans la masse les dômes pourtant identifiables, créant du même coup la notion de « tas de charge », et transformant le monument en un bloc compact dans lequel ne subsiste comme discontinuité que la séparation entre cairn primaire et cairn secondaire. On notera au passage que, construites selon le même principe que les bories de Provence, les chambres encorbellées n'ont nul besoin d'être incluses dans une masse compacte pour résister à l'érosion : le soin apporté à la disposition des pierres est garant de sécurité, à condition que personne ne vienne les ôter. C'est là la première modification du monument, définitivement scellé comme un bloc dont on répète qu'il anticipe l'image des pyramides, effaçant par conséquent l'image initiale de la juxtaposition de petites unités conservant leur identité et sans doute leur position chronologique et géographique au sein d'une fédération se constituant progressivement.
- 56 Cette première transformation du monument évoque irrésistiblement la projection même des pouvoirs qui nous gouvernent, mais nous ne nous y étendrons pas. Plus symbolique est le sort réservé aux dolmens.
- 57 Le visiteur du site de Barnenez est confronté à un curieux paradoxe. On lui propose en effet de visiter des dolmens, par conséquent des versions construites de la Grotte

primordiale, avec ce que cela comporte de cheminement souterrain, d'obscurité et de pénombre, mais aussi du symbolisme diffus qui l'accompagne, et que nous avons évoqué ci-dessus. Or il se trouve en face de deux types de dolmens.

- 58 Tout d'abord un ensemble de dolmens intacts, soit parce qu'ils avaient résisté à l'érosion, soit parce qu'ils ont été rebâti. Mais ces dolmens intacts, où l'on pourrait ressentir ce que ressent tout visiteur d'une grotte, sont murés. La grotte-matrice, la grotte-image du monde, la grotte-récit de fondation est interdite au visiteur du commun, et de façon très explicite, comme le prouvent plusieurs textes, réservée à l'élite de la science et de la politique. Son caractère primordial, voire son existence même et son symbolisme ne reposent que sur le récit officiel, authentifié par l'archéologie scientifico-légale, et on ne s'étonnera pas de trouver ici un discours édulcoré, limitant la description aux données strictement matérielles, aux dimensions, à la nature des matériaux, aux datations radiocarbone, et excluant délibérément toute évocation symbolique. La puissance évocatrice de ces galeries interdites en est d'autant plus forte, et il ne faut pas s'étonner des interprétations fantaisistes qui continuent à circuler dans le public, voire auprès de certains guides vacataires.
- 59 Le visiteur est ensuite invité à pénétrer dans les chambres mises au jour par les travaux. Il emprunte les couloirs malaisés et débouche dans la clarté de la carrière. Là encore, les valeurs chtoniennes ne reposent que sur le discours, et l'expérience montre qu'il est parfois difficile de faire admettre que l'on se trouve sous terre à des gens qui grelottent en plein vent.
- 60 Matrice interdite d'un côté, matrice déchirée de l'autre, univers souterrain clos, univers souterrain révélé en pleine lumière, et dans les deux cas marques d'identité escamotées, à ce niveau d'analyse encore le symbolisme n'est pas seulement appauvri, il est délibérément orienté, édulcoré, et ramené à des réalités matérielles bien modernes : là un mur prétextant le danger que représente la visite souterraine pour le visiteur ou pour le monument lui-même, ici la carrière servant de support au récit officiel du mythe de l'archéologie scientifico-légale, contredisant du même coup le discours précédent. Il serait dangereux de visiter les chambres intactes (pourtant consolidées), mais il n'est pas dangereux de se faufiler dans les couloirs et de ressortir dans les chambres ruinées.
- 61 Nous avons déjà évoqué le peu de cas qui a été fait du placître, et de l'impossibilité dans laquelle on se trouverait désormais d'y retrouver les indices complémentaires du cairn lui-même. Cela procède de la même logique, soulignée par ailleurs par l'installation d'un grillage infranchissable. On retrouve ici la caractéristique essentielle de l'archéologie naturaliste dans la conception du site-objet. Bien qu'il demeure sur place, celui-ci se trouve extrait de son contexte, et on rejoindra les réflexions de quelques artistes contemporains qui veulent voir dans le monument de Barnenez une expression du land-art des années 1950-1960 : une structure moderne ajoutée au paysage, intégrée dans celui-ci malgré son caractère artificiel. C'est ici qu'intervient à nouveau la réflexion selon laquelle ces objets étaient faits pour être vus de fort loin, et c'est bien dans cet esprit que le cairn est arrosé deux fois l'an de désherbant. L'œuvre doit demeurer semblable à elle-même, et sa valeur culturelle, gérée par le ministère de la Culture, doit être protégée contre la nature, au même titre que le grillage la protégera contre la société.
- 62 C'est à l'échelle supérieure de l'espace qu'on retrouvera la complexité des représentations symboliques, puisqu'aussi bien le visiteur doit se plier à un rituel qui le

fait pénétrer dans une sorte de grotte artificielle faisant par bien des côtés penser aux repositaires dédiés à la Vierge, tels qu'on en trouve encore quelques-uns dans nos campagnes, avant d'émerger à la lumière et d'entreprendre l'ascension d'un chemin malaisé qui le conduira à la clôture, et de là au lieu sacré.

- 63 On reconnaît ici les trois éléments de base : l'entrée, le passage, le lieu sacré, répétition à une autre échelle de la visite des dolmens éclatés. Le discours se tient à l'entrée, on passe dans un lieu souterrain, et le lieu sacré est en pleine lumière. C'est dans le passage souterrain, évocation délibérée du caractère initial du monument, et par conséquent transposition de celui-ci, que se tient le triple discours symbolique.
- 64 L'évocation de l'univers va de soi, dans la structure en grotte elle-même, et l'on reconnaîtra dans la « grotte ouverte aux deux bouts » le motif du souterrain, le cheminement d'est en ouest étant lui aussi d'un grand classique.
- 65 L'évocation des valeurs mâle et femelle est claire : la pierre phallique représentée par son moulage se dresse dans une « grotte dans la grotte », là où l'on s'attendrait dans d'autres contextes à trouver une statue de la Vierge, et si aucune indication ne souligne son caractère sexuel, les détails de sa morphologie ne laissent aucun doute à son sujet. Elle est flanquée du moulage de la dalle gravée provenant du monument plus ancien détruit, dont le caractère femelle assez peu identifiable et douteux est explicité par une étiquette précisant qu'il s'agit de « la déesse », que l'on baptisera ailleurs « idole néolithique ».
- 66 Enfin, le récit de fondation, agrémenté de photographies et de schémas, rappelle la période mythique des années 1950, la dominante technique de l'étude et des interprétations, la version officielle de la « découverte ».
- 67 Tout cela est cohérent, fermé, isolé, et l'on ne peut s'empêcher de penser que l'exclusion du cairn situé plus au nord, et celle d'éventuelles structures complémentaires n'est pas seulement pratique et explicable par des questions d'acquisition de terrains, de manque de temps ou de moyens. Tel qu'il se présente aujourd'hui, image d'un monde fermé, dont les implications masculines et féminines sont cachées ou détournées, inclus dans une masse homogène unificatrice, soigneusement enveloppé d'un grillage propre et accessible par un souterrain de béton, le tout interdit aux personnes handicapées, le cairn de Barnenez doit représenter l'optimum de complexité que peut projeter une administration dans l'évocation symbolique du passé de notre région. On reconnaît ainsi l'ambivalence évoquée au début de ces lignes. À l'aide de quelques modifications apparemment mineures relevant toutes de la clôture et de l'interdiction (fermeture des dolmens, recouvrement des dômes, installation d'un grillage, etc.), un même monument considéré ici comme archétype, explicitement construit pour évoquer les pyramides peut tenir un discours inversé par rapport au discours initial.
- 68 Le modèle se répète, à peine différent, à Gavrinis, à Locmariaquer et à Carnac surtout où, à l'échelle de tout un paysage on nous démontre qu'il est indispensable de clôturer ce qui par construction était ouvert, d'avoir un regard surélevé sur ce qui était fait pour être humblement contemplé au ras du sol, et de délivrer une explication officielle là où les pauvres savants que nous sommes se révèlent aussi ignorants que le premier venu.
- 69 Car, si l'expression symbolique des monuments mégalithiques n'offre pas de données statistiquement exploitables, leur contenu symbolique échappe à notre science. Rompus à la recherche et à l'analyse de données, nous aventurant avec précaution dans

l'interprétation des domaines techniques dont nous maîtrisons assez bien la matérialité, le mieux que nous puissions faire, c'est de renoncer à notre exclusive lorsque s'esquissent les signes inquiétants d'un symbolisme oublié.

- 70 Tout cela peut n'apparaître que comme un jeu. Mais qui sait si les cultures qui naissent aujourd'hui de l'ère post-industrielle n'expriment pas déjà un pressant besoin de projeter leurs propres symboles sur ces monuments réputés, et si le grillage soigneux qui enserre le Patrimoine n'est pas prémonitoire d'autres contraintes¹⁰ ?

BIBLIOGRAPHIE

- Jean CHEVALIER, Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1982.
- Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984.
- Mircea ELIADE, *Histoire des croyances et des idées religieuses ; I - De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Paris, Éditions Payot, 1976.
- Pierre-Roland GIOT, *Barnenez, Carn, Guennoc. Travaux du Laboratoire « Anthropologie-Préhistoire-Protohistoire-Quaternaire armoricains »*, Rennes, Équipe de recherche n° 27 du CNRS, Université de Rennes I, 2 volumes, 1987.
- Pierre-Roland GIOT, « Le cairn de Barnenez ; un site mégalithique d'intérêt mondial », *ArMen*, n° 3, 1986, p. 18-35.
- Pierre-Roland GIOT, Jean L'HELGOUAC'H, Jean-Laurent MONNIER, *Préhistoire de la Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1979.
- Pierre GOULETQUER, *Ils inventaient le temps ; Barnenez, chants du Néolithique profond*, Taulé, Éditions Breagnes, 1991.
- Carl Gustav JUNG, *L'homme et ses symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1964.
- Michel LE GOFFIC, *Notice archéologique sur la commune de Plourin-lès-Morlaix*, Documents de la ZPPAU de Plourin-Lès-Morlaix, 1985.
- Michel LE GOFFIC, *Notice archéologique sur la commune de Plougouven*, Documents de la ZPPAU de Plougouven, 1987.
- Michel LE GOFFIC, « Aperçu de la Préhistoire et de la Protohistoire », Landerneau, Actes des conférences de l'Université d'été des Enclos et des Monts d'Arrée, 1990, p. 60-81.
- André LEROI-GOURHAN, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Éditions Albin Michel, 1964.
- André LEROI-GOURHAN, *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Éditions Mazenod, 1965.

ANNEXES

Légende des figures

Figure 1 : Barnenez, essai d'établissement des correspondances entre le dolmen central et les autres dimensions de l'espace.

1. îlot de Stérec ;
2. Le Château du Taureau ;
3. la carrière de Keromnès.

En bas, l'estuaire dans l'aire de visibilité proche. Au-dessus, la presqu'île dans l'estuaire, puis le cairn primaire dans la presqu'île, enfin le dolmen lui-même, avec son couloir (A), l'antichambre (B), le passage marqué par les deux stèles C1 et C2, cette dernière étant nettement phallique et marquée de gravures, enfin la chambre D.

On est tenté de voir une homothétie dans laquelle on aurait, selon la dimension de l'espace où l'on se place :

Couloir	Antichambre	Passage et	Chambre
(A)	(B)	marqueur mâle	
		(C)	(D)
?	?	?	Cairn I
Isthme	Colline de	Menhir	Colline de
(A'')	Kernelehen		Barnenez
	(B'')	(C'')	(D'')
Passe de	Estuaire	Presqu'île de	L'embouchure
Locquéolé		Barnenez	
(A''')	(B''')	(C''')	(D''')
Voies d'accès à l'aire de visibilité (Cf. Fig. 2)		Dolmen du Runnic et menhir	Aire de visibilité
		(C''')	(D''')

Ainsi, les éléments du paysage sont alternativement mâles et femelles, ce qui est tout à fait en accord avec le principe de l'ambivalence des archétypes, le dolmen lui-même rappelant le motif, puisque le passage est marqué d'une pierre phallique. Seules les gravures échappent apparemment à l'ambivalence (haches, herminette et arc étant des signes mâles, encore qu'une bonne part de nos contemporains interprète les triangles pointe en haut comme « entrée de grotte » et l'arc comme « bateau »).

Si le motif paraît cohérent à toutes les dimensions de l'espace, il est en défaut à l'échelle du site lui-même, ce qui fait penser que les abords immédiats du cairn primaire ont pu être garnis de marqueurs complémentaires aujourd'hui disparus.

Figure 2 : La presqu'île de Barnenez dans son contexte élargi. « Organisation spatiale des groupes agricoles. Chaque groupe est fixé, au moins relativement, dans son territoire et entretient avec les groupes voisins des échanges qui peuvent atteindre l'alliance matrimoniale ou se restreindre aux échanges matériels¹¹. »

En noir : la presqu'île de Barnenez.

En grisé : l'aire de visibilité proche du cairn primaire.

S : sommets rocheux remarquables.

M : menhirs.

D : dolmens.

C : allées couvertes.

o : localités situées sur les lignes de crête. Les localités sont identifiées par la première et la dernière lettre de leur nom (Roscoff, Saint-Pol-de-Léon, Plouéan, Guimiliau, Commana, Lannéanou, Plouégat-Guérand, Lanmeur, Plougasnou, Carantec, Henvic, Taulé, Pleyber-Christ).

Le signe barré indique un toponyme. L'inventaire des toponymes significatifs n'a pas été réalisé sur l'ensemble de l'aire étudiée. Les toponymes indiquant des mégalithes doivent être interprétés avec prudence, dans la mesure où ils peuvent tout aussi bien indiquer des stèles de l'âge du Fer, voire des affleurements rocheux.

Le point d'interrogation suivant l'un des signes indique l'incertitude de la détermination. Cl, D1 et D9, respectivement allée couverte et dolmens sont des monuments anciennement signalés impossibles à localiser avec précision.

Le regard portant de Barnenez jusqu'aux sommets des Monts d'Arrée (S1 à S5), l'aire de visibilité peut être élargie à l'ensemble du bassin-versant qui correspond dans la topographie actuelle aux bassins du Jarlot et du Queffleuth et à celui de la Penzé, aboutissant au Néolithique à un même estuaire. Cela définit un territoire « enveloppé » par une ligne de crête qui le sépare des bassins voisins : au NO celui de l'Horn (appartenant éventuellement à une autre entité cohérente constituée par l'ensemble des ruisseaux se jetant sur la côte nord du Léon), au SE celui de l'Élorn, au sud celui de l'Aulne, à l'est celui du Douron (rattaché lui-même aux autres cours d'eau du Trégor).

Cette ligne de crête est naturellement marquée au sud par les sommets (Roch Trévél (S1), Roch Tredudon (S2), Roch-ar-Feunteun (S3), (S4), Saint-Barnabé (S5)). Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce marquage ait été complété par des ensembles de menhirs, dont l'un des rôles est d'une certaine manière celui de sommets de substitution (M1, M3, M4, M6, M7M9, M10, M11, M15). Au sommet du Roch-ar-Feunteun une pierre couchée (M19) pourrait bien être un menhir tombé, confirmant le caractère particulier de ce sommet. Les menhirs de l'île de Batz (M20) entrent dans ce système, au même titre d'ailleurs que la pointe de Primel (P1).

Il va de soi que si ces interfluves séparent les bassins-versants, ils sont mitoyens à ceux-ci, et c'est bien ainsi qu'il faut concevoir les marqueurs naturels et construits qui les jalonnent. L'installation de dolmens et d'ensembles complémentaires de menhirs suggère la gestion de cette mitoyenneté par de petits territoires locaux contrôlant peut-être le passage transversal de la ligne de crête. C'est ainsi qu'on pourrait interpréter les ensembles de Roscoff (D1 à D3, M1, M2) et de Saint-Pol-de-Léon (D4 et

D5, M3), celui de Commana (D6 et M4), du Cloître-Saint-Thégonnec (D7, M5 et M17), de Lannéanou (D8 et M6), de Plouigneau (D9 et M8), de Lanmeur (D10, M9 à M13) et de Plougasnou (D11, M14, M15).

Il n'y a rien d'étonnant non plus à ce que ces lignes de crête soient parcourues par tout un système de pistes, chemins et routes permettant un cheminement évitant la traversée des cours d'eau et des zones humides, cet ensemble de propriétés ayant pu entraîner l'installation de localités se transformant au fil du temps en véritables agglomérations, susceptibles d'avoir effacé des marqueurs plus anciens (la ligne Roscoff, Plouénan, Guimiliau, Commana à l'ouest, la ligne Lannéanou, Plouégat-Guerrand, Lanmeur, Plougasnou à l'est).

Se pose ainsi à grande échelle le problème de la contemporanéité des marqueurs évoquée par la presqu'île de Barnenez elle-même. Au sein d'un même mouvement culturel étendu sur plusieurs siècles, voire un millénaire, reflet de réalités techniques et économiques, chaque marqueur mégalithique peut avoir été antérieur, contemporain ou postérieur à un marqueur équivalent présent sur la presqu'île. Nous n'avons aucun moyen d'établir de telles corrélations, d'autant que la garniture que nous sommes en mesure d'étudier est considérablement appauvrie.

L'abondance des mégalithes sur les communes de Lanmeur et Plougasnou peut difficilement être dissociée du complexe de Barnenez. On pourra y voir un ensemble complémentaire du site principal, ou encore un groupe rival, voire un territoire mitoyen alternativement géré ou perdu par le groupe gérant la presqu'île, lequel est peut-être identifié au cours d'une des phases de son histoire par le dolmen D12. Quoi qu'il en soit, tout cela donne l'impression d'une gestion d'un territoire particulier dont les composantes principales pourraient être la maîtrise de la rive droite d'un estuaire relativement important, la maîtrise des ports naturels offerts par la côte nord de Plougasnou (même s'il faut pour cela repousser quelque peu la ligne de côte), ainsi que la mitoyenneté avec le bassin du Douron. La concentration de mégalithes du secteur Roscoff-Saint-Pol-de-Léon constitue le territoire symétrique de cet ensemble, gérant le même type de ressources, avec une ouverture cette fois sur le bassin de l'Horn. Considéré dans cette perspective, l'interfluve qui sépare le bassin de la Penzé de celui du Jarlot-Queffleuth (Carantec, Henvic, Taulé, Pleyber-Christ, menhir M16, Roch-ar-Feunteun et menhir M19) pourrait bien figurer la limite des territoires correspondant au cairn secondaire.

Plus tardives, les allées couvertes (C1, C2, C3) participent d'un autre mouvement, d'une nouvelle culture, expression d'autres croyances, d'une nouvelle gestion de l'espace et d'autres systèmes de représentations symboliques exprimées par une nouvelle conception de l'architecture funéraire et par les gravures et sculptures qui ornent celle-ci (armes de guerre associées à la représentation schématique des seins, en tout cas au Mougau-Bihan à Commana, C3).

NOTES

1. Bien qu'il évite les allusions sexuelles directes, le vocabulaire utilisé ne laisse parfois aucun doute sur le parallèle qui s'établit entre les monuments et le corps.
2. Ceci n'est pas une critique, mais un constat. L'excuse couramment avancée est le manque de temps, la précipitation et l'accélération imposées par les destructions, en particulier dans le désordre créé par le remembrement. On doit cependant à l'épistémologie de préciser que le système était en place bien avant que ne se manifestent les menaces modernes.
3. Mircea ELIADE, *Histoire des croyances et des idées religieuses ; I - De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Paris, Éditions Payot, 1976, p. 17.
4. Pierre-Roland GIOT, *Barnenez, Carn, Guennoc. Travaux du Laboratoire « Anthropologie-Préhistoire-Protohistoire-Quaternaire armoricains »*, Rennes, Équipe de recherche n° 27 du CNRS, Rennes, Université de Rennes I, 2 volumes, 1987 ; Pierre-Roland GIOT, « Le cairn de Barnenez ; un site mégalithique d'intérêt mondial », *ArMen*, n° 3, 1986, p. 18-35.
5. Les marqueurs les plus sûrs de ces auréoles de défrichement seraient les centaines de haches polies brisées trouvées dans les labours, mais dont les coordonnées précises sont rarement connues ou enregistrées.
6. On peut formuler cela autrement en disant que notre lecture du symbolisme de Barnenez intègre les interprétations plus simples (par exemple l'attribution de chaque dolmen à un groupe, ou encore l'équation triangle = hache), mais que cette lecture n'exclut pas les interprétations plus complexes. Deux cas peuvent se présenter. Ou bien les arguments seront étayés par des éléments scientifiquement et archéologiquement vérifiables. Dans ce cas, ils élargiront le panorama du symbolisme possible des Néolithiques de la région. Ou bien les arguments avancés ne sont pas supportés par des éléments scientifiquement vérifiables. Alors, ils ne relèvent pas seulement de la fantaisie de tel ou tel de nos contemporains, mais on peut considérer qu'ils sont le reflet de préoccupations tout à fait respectables intégrées à notre culture globale, ce qui justifie de les prendre en considération, ne serait-ce que pour en comprendre la signification. C'est ce qui se produit à propos de toutes les démonstrations de radiesthésie et des développements ésotériques concernant les mégalithes.
7. Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984.
8. André LEROI-GOURHAN, *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Éditions Mazenod, 1965.
9. Pierre-Roland GIOT, *Barnenez, Carn, Guennoc, op. cit.*, p. 45.
10. Je tiens à remercier Éric Baudouin, Patrick Jézéquel, Pierre Léopold pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans l'élaboration de la carte de la fig. 2, ainsi que Michel Le Goffic qui m'a ouvert les dossiers du Service Départemental d'Archéologie, dans lesquels j'ai largement puisé.
11. André LEROI-GOURHAN, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Éditions Albin Michel, 1964, fig. 74.

RÉSUMÉS

Sur le cairn de Barnenez, il est possible de distinguer les caractéristiques de trois grands archétypes universels. La cosmogonie des bâtisseurs d'abord, avec une symbolique autour d'une série d'oppositions telles que Nord/Sud, sombre/lumineux ou encore chaud/froid. La complémentarité mâle et femelle ensuite, la structure évoquant la matrice universelle et la

présence d'une stèle phallique renforçant cette idée. Le récit de fondation enfin, avec l'affirmation de l'identité du groupe dans le temps via l'édification de la structure. Le bilan est peut-être maigre si on considère qu'il se limite au constat de l'appartenance probable du cairn à de grands systèmes universels de représentation. Or, c'est déjà un début de connaissance que de les identifier.

On the Barnenez cairn, it is possible to distinguish the characteristics of three great universal archetypes. Firstly, the cosmogony of the builders, with a symbolism based on a series of oppositions such as North/South, dark/light or hot/cold. Then the male and female complementarity, with the structure evoking the universal matrix and the presence of a phallic stele reinforcing this idea. Finally, the foundation narrative, with the affirmation of the group's identity over time through the building of the structure. The balance sheet is perhaps meagre if we consider that it is limited to the observation that the cairn probably belongs to the great universal systems of representation. However, identifying them is already a beginning of knowledge.

INDEX

Mots-clés : archéologie, cairn, mégalithisme, mythes fondateurs, symbolisme néolithique

Keywords : archaeology, cairn, megalithism, founding myths, Neolithic symbolism

AUTEUR

PIERRE GOULETQUER

Maître de Recherches au CNRS, URA 374 du CNRS - CRBC/UBO – Brest